

**CHAPITRE 7**

**TROP INTELLIGENTS, TROP SUBTILS**

Le soir du 10 décembre arrive et je m'installe devant mon écran, un peu fébrile. Sur le fond je suis partagé. Quelle serait la meilleure solution ? Qu'Emmanuel Macron lâche vraiment du lest, soulageant ainsi dans l'urgence de larges pans de la population qui sont pris à la gorge, ou qu'il reste inflexible, poussant toujours plus loin l'arrogance et le mépris, son incapacité proverbiale à prendre en compte l'opinion des 38 millions d'électeurs français qui ne l'ont pas choisi au premier tour, permettant ainsi au mouvement de continuer à s'amplifier ?

Sur la forme, en revanche, je savais à quoi m'attendre, et je n'ai pas été déçu. Orateur de piètre qualité, Emmanuel Macron avait traversé la campagne présidentielle en évitant au maximum les confrontations directes en duel contre ses principaux opposants, tout en s'illustrant par le manque de maîtrise de sa voix dans les quelques grands meetings qu'il a pu donner (« Parce que c'est notre projet ! »). S'il sonne régulièrement, désespérément faux, il lui arrive tout de même parfois de sonner juste, puisqu'il est assez souvent « en accord avec ses désirs », comme aime à le dire un ami psychanalyste. Après tout, Macron a été mandaté pour accomplir ce en quoi il croit et il a très peu dû mentir sur son programme, puisqu'élus par défaut face à la « menace fasciste », il pouvait même se payer le luxe d'annoncer une grande partie de ce qu'il allait réellement faire. Au pouvoir, il s'éclate, cela saute aux yeux (la première année, en tout cas), et sa réussite insolente aurait tendance à aggraver plutôt qu'à apaiser sa sociopathie, me susurre-t-on dans l'oreillette.

Ce 10 décembre, jour de sa première prise de parole face caméra depuis l'acte premier des Gilets jaunes, il a besoin de faire plusieurs prises avant de sortir la bonne. Et si celle-ci est la meilleure, je paierais volontiers pour voir les autres. Les doigts collés au bureau s'y enfonce presque, car il doit garder son calme à tout prix, trahir le moins possible par des gestes non maîtrisés le fait qu'il est bien obligé, aujourd'hui, de ne pas dire le fond de sa pensée. Il nous méprise, c'est évident, il nous l'a suffisamment dit avant que nous devenions des Gilets jaunes. Ce soir, il ne nous nommera même pas, il ne peut pas se permettre un rictus inopportun au moment de prononcer notre nom. Alors, l'air grave, empesé, la mâchoire serrée, il lit méthodiquement son prompteur. Mais le sourcil se soulève, tout de même, à l'évocation de la « violence ». « Tous les moyens seront mis en œuvre », dit-il, pour faire régner « le calme et l'ordre républicain ». Voilà pour la minute trente de vérité. « Mais je n'oublie pas qu'il y a une colère », et il faudra « faire de cette colère une chance ». Renseignement pris, une chance de faire encore un peu plus de « pédagogie » pour faire avaler son programme en urgence, puisque c'est d'après lui le seul qui peut sauver la France.

S'ensuit une courte liste de Noël, dont il ressort notamment une prime spéciale que n'importe quel employeur pourra octroyer facilement. Pour enfin parler d'autre chose que de gilets, les compères du Medef sont prêts à lâcher une partie de leur onctueuse valeur ajoutée pour récompenser les salariés, qui après tout passent le plus clair de leur temps à l'ajouter, cette valeur. Autant que cette prime soit défiscalisée, tout le monde y gagne. C'est ponctuel mais cette prime limitera d'autant les revendications d'augmentation salariale. Dans la semaine, mes camarades de promotion qui émargent dans les grandes entreprises du CAC40 se verront tous ou presque gratifiés de jolis petits cadeaux, du genre qui payent une semaine au Club. Un ami patron de PME m'expliquera qu'il s'apprête à verser les primes qu'il avait déjà prévues, ni plus ni moins, sauf que cette fois elles sont défiscalisées. En économie, on appelle cela un « effet d'aubaine », un coup d'épée dans l'eau qui n'est pas perdant pour tout le monde. Les petits employés chanceux y auront éventuellement gagné un billet, et le droit de la fermer.

Parce qu'en plus, on leur augmente le SMIC ! Enfin, la prime d'activité, et puis pas pour tout le monde. En pratique, moins d'un tiers de ceux qui se sont crus concernés par l'annonce, par les mots mêmes du Président, toucheront effectivement ce qui semblait prévu. L'ensemble de ces cadeaux représentant tout de même dix milliards d'euros, on nous fait immédiatement comprendre qu'ils vont venir s'ajouter au déficit de l'État à moins que, pour satisfaire les comptables de Bruxelles, on aille prendre à Paul ce qu'on vient de donner à Jacques. Bref, le père Noël était effectivement en avance cette année, mais dans sa hotte, des boîtes pleines d'air et quelques miettes, le fond de cuve du « ruissellement ». Dix petits milliards, moins d'un pour cent de la dépense publique du pays sur une année. Dix milliards quand même, pour une fois consacrés à de la redistribution. Un petit peu d'air qui, immédiatement expiré, apportera sans attendre son écot à la croissance globale. Une petite leçon de keynésianisme bien compris pour président hémiplégique, qui ne sera plus jamais suivie d'effet.

Dès le lendemain on comprend dans la presse, qui peut difficilement affirmer le contraire, qu'aucune des annonces présidentielles ne va résoudre la crise actuelle. Et une info chassant l'autre, on oubliera très vite les treize petites minutes de « gênance » que l'hôte de l'Élysée avait pris un après-midi entier à mettre en boîte, et devant lesquelles il avait convoqué tout le pays. Car ce soir, le 11 décembre, le marché de Noël de Strasbourg est le lieu d'une attaque terroriste. L'occasion pour les médias de se saisir d'une parole de Maxime Nicolle, alias Fly Rider, mettant en doute dans un live l'intérêt de faire un attentat « modeste » alors que les Champs-Élysées et autres centres-villes de France sont noirs de monde tous les samedis. Une attitude jugée « complotiste » qui vaudra à Maxime les pires peines du monde pour s'arracher cette étiquette, mais une opinion partagée toutefois par un tiers des Français qui, si l'on en croit un sondage Ifop publié deux mois plus tard, diront douter de la version proposée par les autorités. 10% seulement, c'est heureux, pensent que le gouvernement aurait délibérément provoqué cet attentat pour détourner l'attention des Gilets jaunes.

Entre autres noms d'oiseaux, nous avons déjà été qualifiés de « factieux », amalgamés à l'extrême-droite, nous voici désormais « complotistes ». « Antisémites » suivra bientôt, comme pour faire bonne mesure. Mais pendant ce temps, en interne si j'ose dire, ça bâche, ça discute autour des 42 propositions publiées il y a quelques jours, 42 « directives du peuples » qui dessinent les contours d'un État social revivifié, qui assume pleinement ses fonctions régaliennes et sociales, avec le RIC, un retour au septennat présidentiel et... l'interdiction de la

retraite à points. Des mesures de bon sens, des mesures d'urgence suppliées par un mouvement clairement apartisan, mais jamais apolitique. Au contraire, nous assistons au retour de la politique, la vraie, l'art de rendre possible ce qui est nécessaire selon Richelieu, et non le rétrécissement d'une nation millénaire à des intérêts économiques très particuliers, ou à la transposition passive de principes politiques venus d'ailleurs sans plus jamais la possibilité d'élaborer notre propre modèle.

Toutes ces idées, ces options, ces alternatives crédibles, on en débat sur les ronds-points, chaque jour, pendant que l'on construit et qu'on aménage des cabanes en dur, qu'on y consolide de nouvelles amitiés souvent plus fortes que les anciennes, qu'on y rencontre sa future femme... Les voisins amènent à manger, on y écrit des chansons, on y tourne des clips vidéo. Frédéric Lordon parlera plus tard du « devenir-zadiste » du gilet jaune, et l'on voit bien ce qu'il veut dire : la création de nouveaux liens, la défense d'un territoire que l'on s'est choisi et que l'on oppose crânement à la grande machine infernale... Mais il passe à côté du fait que les Gilets jaunes n'ambitionnent pas de se transformer en zadistes, ils ont enjambé la ZAD, ils sont déjà dans l'étape d'après. Ils n'attendent pas que de petits groupes de la gauche ultraradicale changent la société à eux seuls par l'exemple (exception faite de l'hygiène), ils réalisent sur le terrain, ou plutôt sur tous les terrains à la fois la fusion des opprimés de tous les bords. Un rond-point n'est pas le cul-de-sac d'un chemin en zone humide, mais la rencontre de toutes les routes du coin, qui ne se croisent d'ailleurs toujours qu'en ce type de points nodaux. En termes sociologiques, il est l'interconnexion qui permet cette fraternité retrouvée, et la brique de base du nouveau bloc hégémonique. En termes politiques, on peut dire qu'il est l'expression dans la rue de la coalition italienne des populistes, qui essaye bon an mal an de tracer son chemin en même temps que les Gilets cherchent le leur. Les institutions de notre pays n'autorisent pas une telle coalition, et de toute façon personne n'en veut, faute de personnalités politiques crédibles à coaliser. Tous ceux qui jusque-là ont pu voter aux « extrêmes », le plus souvent par défaut, sans oublier le grand marais des abstentionnistes, ont donc tous été invités à se joindre à une « zone à défendre » géante. Mais celle-ci a l'eau courante ! C'est la ZAD « France », et c'est peut-être cette donnée-là qui manque à Frédéric Lordon pour en saisir pleinement le sens.

D'un jour à l'autre c'est rapidement l'acte V. Comprenant qu'un rassemblement important est prévu place de l'Opéra, je retrouve Nico non loin de là, devant la Bourse, avec mission de faire le reste à pied. Une amie s'est jointe à nous. Trois semaines que cette mère de trois enfants piaffe devant son ordi dans son pavillon de la banlieue ouest, mais cette fois elle veut voir ça de près. Diane aussi est une camarade de promotion. Née dans les (très) beaux quartiers, c'est une vraie partageuse. Elle est impressionnante de culture, de rigueur dans l'analyse et d'ouverture d'esprit, le tout contenu dans une petite blonde avec un sourire de manga. Expatriée avec son mari à Londres puis à Tokyo durant de nombreuses années, elle y a consolidé l'attachement qu'elle porte à son pays, passant par pertes et profits une construction européenne qu'elle déconstruit brillamment. La voilà. Elle a mis son gilet jaune, et confectionné un panneau « Vive le RIC » qu'elle arbore fièrement au bout d'un petit bâton. Le tableau est parfait, nous nous mettons donc en route dans un froid assez terrible.

Embarqués rue Réaumur, il nous paraît assez rapidement évident que nous n'accéderons pas à notre but. « Ils ont tout nassé » est le mot qui passe de bouche en bouche chez tous ceux qui sont venus en jaune, et qui errent autour de l'Opéra. Nous ferons le tour de la zone, comme tout

le monde, sans trouver aucun point d'entrée, mais en tout cas la place est pleine, on la sent vibrer de loin. Dans mon livre, c'est ici que se noue le pacte entre insurgés qui mènera quelques heures plus tard au soulèvement général. Aujourd'hui, nous y sommes, et je ne peux même pas y accéder. Sur le parvis, les figures du mouvement sont réunies pour s'adresser à la foule. Je n'ai pas encore à cette date l'honneur ni le plaisir de les connaître, et une certaine dose d'orgueil me pousse à vouloir les rencontrer pour avoir en face de moi ces caractères que j'avais si intensément espérés et qui se sont finalement révélés. Je peux alors que j'écris ces lignes mettre des prénoms sur presque tous les visages agglutinés autour du mégaphone. Mike, Jamel, Gabin, Nathanaël... La courageuse Priscillia, qui la première prend le mégaphone pour exprimer cette vérité toute simple et en même temps essentielle : « Cela fait quarante ans que les mensonges, les abandons et les trahisons se succèdent ». Je ne l'aurais pas mieux dit. L'orateur suivant se charge de la partie « justice fiscale », puis c'est Fly qui récupère le haut-parleur, pour marteler d'une voix assurée que la gamelle ne va pas sans la liberté, l'autodétermination. 2005 ! Maxime cite comme une évidence le référendum bafoué, le jugement du peuple en guise de paillason sur lequel les officiels de tous bords se sont sauvagement essuyé les pieds. 2005, le vrai début des Gilets jaunes, leur naissance dans les têtes. La démocratie d'abord.

L'argument économique arrivera en réalité plus tard. Il faudra pour cela une crise financière gravissime et le quasi-achèvement de la désindustrialisation de ce pays pour qu'il se révèle dans son plein potentiel. Mais si l'on revient à la source, le premier problème n'est pas que les inégalités aient explosé, mais que notre système supposément démocratique ne permette pas ou plus qu'il en soit autrement. « Monsieur le Président, nous en avons marre de quémander les miettes de démocratie que vous voulez bien nous donner ! » gueule Maxime, sous les hourras de la foule. Il en appelle au RIC, qu'il a disséqué à Saint-Clair-du-Rhône une semaine plus tôt, ainsi qu'au référendum obligatoire pour tout un tas de sujets dont celui, essentiel mais relativement méconnu, des traités internationaux. Puis il rappelle le serment du Jeu de Paume et conclut : « Nous comme pacifistes et nous le resterons, mais sachez-le, même les baïonnettes ne nous ont pas fait poser nos gilets jaunes, ils sont notre dernier habit, et nous ne voulons pas être nus devant nos enfants. Rendez-nous notre liberté, et notre souveraineté ». La liberté d'un individu, la souveraineté d'un peuple, deux parfaits synonymes.

Une Marseillaise retentit alors sur la place mais je ne l'entends pas. Avec mes deux acolytes, nous suivons à ce moment le flot qui, faute de pouvoir s'installer devant l'Opéra, a décidé d'aller compter les flics sur les Champs-Élysées. Alors que nous arrivons près de Saint-Philippe-du-Roule, Diane a un mouvement de recul. Devant nous, de l'autre côté du carrefour, une voiture flambe et la fumée noire qui s'en libère obscurcit presque totalement la petite rue du Commandant Rivière. Nous sommes parvenus au coin de l'avenue Franklin Roosevelt, et une détonation soudaine qui fait résonner toute ses vitrines vient alors compléter le tableau. Diane ne peut plus mettre un pied devant l'autre. Tétanisée, elle refuse d'avancer. Je fais mon possible pour la rassurer, lui dire qu'avec nous elle ne craint rien, que nous ne lui ferons prendre aucun risque, mais la propagande par la peur fonctionne, même sur elle. Au bout d'une minute ou deux, elle prend son courage à deux mains, pour ses gosses, pour le RIC, pour ne pas avoir façonné son panneau pour rien, mais aussi pour retrouver l'un de ses cousins, étudiant à Normale Sup, qui nous attend sur les Champs. Alors que nous descendons Franklin, j'oublie délibérément de lui faire remarquer que devant cette boutique-ci, il y a trois samedis, un garçon

de l'âge de son cousin a vu sa main déchiquetée sous les yeux de sa mère, et ses rêves d'une carrière d'artisan définitivement ruinés. Mieux vaut ne pas en rajouter.

Nous voici sur l'avenue. Le cousin en question s'est réfugié avec ses amis dans un troquet à quelques encablures de là, côté sud. Diane remonte les Champs avec nous puis décide rapidement d'aller le chercher. « Je vais voir ce qu'ils comptent faire et je vous tiens au courant, on se revoit sûrement tout à l'heure ! » nous dit-elle, mais je sais que c'est peu probable. Nous la regardons franchir le barrage de gendarmes, enlever à contre-cœur son gilet et le ranger dans son sac, puis abandonner son panneau malgré ses protestations pour avoir le droit de s'extraire de l'avenue. Nous restons là avec Nico, à contempler le spectacle qui nous entoure. Il est bien triste.

Il y a moins de monde que la semaine dernière, beaucoup moins, dans des proportions importantes. Nous remontons en direction de l'Étoile jusqu'au barrage policier qui ceinture l'avenue, sans ressentir le moindre danger. Rien de spécial à signaler. Ça tracte pour le RIC, ou pour le Frexit, ça discute dans une ambiance bon enfant, mais les espaces libres sont béants entre les petits groupes jaunes. Où est la masse ? Une partie est à l'Opéra, on le sait, mais le compte n'y est pas. Je m'assombris rapidement. Certes, je peux comprendre une certaine fatigue, les impératifs familiaux (je m'y plierai d'ailleurs bientôt à mon tour), mais le fait que cet acte soit le cinquième n'est pas anodin pour moi. Ceux parmi mes lecteurs qui commencent à se lasser de ma métaphore des actes de la tragédie classique peuvent néanmoins se rassurer : elle s'arrête de facto aujourd'hui, et l'acte de conclusion, si jamais il devait en être ainsi, est celui d'une défaite. Je me ravise. Cela ne peut pas être aussi simple. Un petit visionnage rapide de mon fil Facebook dans le RER m'avait déjà donné quelques indices, mais en creusant un peu je comprends que la stratégie policière d'empêchement des manifestations par le jeu des « interpellations préventives » a été portée à son paroxysme. Tout autour de Paris, les forces de l'ordre bloquent les péages, rejetant tout ce qui ressemble à un manifestant, et des images me parviennent de quais bondés à Bordeaux, Lyon ou ailleurs, qui laissent filer des trains presque vides. Ceux qui étaient en possession d'accessoires de manifestants (masque, lunettes, gilet, etc.) ont tous été empêchés d'embarquer.

C'est un scandale absolu, qui explique en grande partie la modestie des effectifs autour de nous ce 15 décembre. L'après-midi passant, quelques escarmouches seront tout de même à signaler sur les Champs-Élysées ou à proximité, mais je vois déjà le tableau, la propagande dans la presse de demain, « Les Gilets jaunes, clap de fin ? » comme titrera Le Parisien... Et si c'était vrai ? Et si le plus formidable mouvement interclassiste et transpartisan de notre histoire récente n'avait été qu'un coup d'épée dans l'eau ? Le *storytelling* de la soirée est déjà écrit : les mesures sociales annoncées par Macron lundi soir ont apaisé le pays, il a touché juste et montré une grande capacité d'écoute. Les gilets jaunes lui sont reconnaissants. Insupportable ! Mais l'histoire est taquine, et l'attentat du mardi pourra aussi être mis en parallèle avec les méthodes policières du samedi. « Quoi ? Vous êtes capables d'interpeller des milliers de manifestants mais vous laissez toujours passer les fichés S ? »

Je vois que ceux qui n'ont pas pu prendre leur train ou leur bus pour rallier la capitale sont retournés dans leurs centres-villes respectifs avec un surcroît de motivation. La journée sera chaude dans un paquet de grandes villes. Cela me rassure, mais pas totalement. Par l'entremise

de ses médias, le pouvoir est en train de faire des images cruelles aujourd'hui à Paris, potentiellement démotivatrices pour ceux, nombreux, qui ont du mal à tenir l'effort sur la longueur. La pire de toutes les images approche, alors que nous retournons auprès des mêmes gendarmes que la semaine dernière, ceux qui nous avaient laissé sortir. Le soleil décline, il ne se passera plus rien ici, et il est temps pour nous de regagner nos pénates. En avançant vers les cerbères, je sais bien qu'il serait plus prudent de retirer le gilet et de le planquer dans une poche, mais je ne peux m'y résoudre. Je le regrette rapidement puisque je dois bien finir par m'en séparer sous la contrainte, celle du gendarme qui nous explique, avec calme et procédure, que pour pouvoir quitter les lieux nous devons abandonner mon gilet « sur le tas, là ». Nico s'exécute, je fais de même. Je reste quelques secondes encore à contempler l'amoncellement, puis dis à Nico : « tu vois, ce tas, là, demain il sera en photo dans toute la presse ». Bien évidemment, cela n'a pas loupé. « Ils ont posé les gilets ! »

Boulevard Haussmann, au coin de la rue Miromesnil, nous voyons une escouade de motards sauter sur leurs engins pour aller vider les Champs. Samedi dernier, nous les avons vu un par un, mais ce coup-ci ils fonctionnent par paires. Un pilote au guidon, et un passager à l'arrière, lanceur de flashball à la main. Ils tiennent en joue les passants qui circulent calmement sur les trottoirs du grand boulevard. Par la magie des acronymes, Castaner les a baptisés BRAV, comme si la bravoure se limitait à des tirs à distance avec une grosse motorisation pour fuir le résultat de son acte. Quelques mètres plus loin, un camion de CRS déboule à toute allure puis s'arrête net devant nous. Une brigade en saute qui s'étale pour nous barrer la route. Voulant retourner sur nos pas, nous comprenons rapidement que la même scène se déroule dans notre dos. Nico et moi, ainsi qu'une trentaine de personnes, nous retrouvons alors pris au piège entre deux lignes de boucliers qui convergent. Nous formons rapidement une boule sur laquelle les forces de l'ordre se mettent à hurler : « Tous contre le mur ! Contre le mur ! Tout de suite ! Sans résistance ! » Et me voici coincé contre la pierre, sous la pression de la concaténation humaine. Je tourne la tête pour constater qu'elle n'est qu'à quelques centimètres d'un LBD braqué à bout portant à hauteur de visage. Le doigt est posé sur la gâchette. « Baisse-toi », dis-je à Nico, craignant un faux mouvement de la policière à l'air vindicatif qui nous tient en joue.

« Alignez-vous contre le mur les mains sur la tête, mais avant sortez tous vos papiers. Ceux qui n'en ont pas, on les embarque ! » J'obtempère. « Merde, je suis parti sans rien ! », me souffle Nico, et j'imagine déjà à quel enfer pourra ressembler sa soirée. « Il y a des voleurs ici, certains ont les poches pleines, on va les trouver ». L'un d'entre nous, se sentant sûrement visé, s'extrait alors du paquet d'un coup de hanche et entame un sprint désespéré en direction des véhicules qui barrent la chaussée. Un CRS qui tente de l'attraper au vol trébuche et s'effondre sous nos sourires goguenards et l'on se dit alors que le délinquant va peut-être réussir son coup, mais les camions sont trop serrés. Il doit ralentir pour tenter de se glisser entre les deux capots, et un policier parvient à le pousser, plus précisément à l'éclater contre un camion avant d'y rajouter un bourre-pif pour lui passer l'envie de défier à nouveau l'autorité. Ils devront s'y mettre à deux pour le relever et le traîner, la figure en sang, jusqu'à nous. Cette péripétie achevée, le contrôle peut avoir lieu. Nico sort son plus beau sourire à la jeune fliquette qui s'occupe de lui, ça passe, et nous sommes libérés.

Je prends congé de mon camarade et poursuis ma route jusqu'à la maison, clairement découragé. Il va falloir que je concède un premier samedi à ma famille, et le moment me paraît

venu de le faire. Je ne reverrai plus les Gilets jaunes avant janvier, vacances de Noël obligent. J'ai la chance de pouvoir en prendre, mais ce soir l'ambiance est plutôt à la déprime.

Je suis vite rassuré. Macron se tiendra muet jusqu'à la Saint-Sylvestre, Benjamin Griveaux et autres petits roquets ont compris qu'ils devaient tenir leur langue avant les fêtes, mais dans l'écurie LREM on trouve toujours des canassons fougues pour s'illustrer dans ce qui fait leur marque de fabrique pour l'éternité : la morgue, la condescendance, la déconnexion totale. Dans quelques jours, une députée confiera à un journal local que, si elle s'est bien mise « en marche », elle préfère cependant circuler dans des « belles bagnoles ». Elle aimerait bien pouvoir s'afficher dans sa décapotable et que son mari puisse se payer le Cayenne de ses rêves sans risquer pour cela les remarques désobligeantes de ses administrés. « C'est terrible », se plaint-elle, sans aucun égard pour la situation présente. À moins qu'elle ne nous voie déjà morts.

Gilles Le Gendre, aussi, se croit autorisé à prononcer notre épitaphe, à faire le bilan. Le chef des députés de la majorité, élu dans le quartier latin par la fusion des électors de la droite d'affaires et de la gauche germanopratin (Henri Guaino, son concurrent défait, humilié, dira d'eux qu'ils sont « à vomir »), pèse délicatement le pour et le contre ce mardi, au micro d'une radio amie. Bien sûr, concède-t-il de bon cœur, le pouvoir macronien n'est pas exempt de tout reproche : « Notre principale erreur est d'avoir été probablement trop intelligents, trop subtils ».

Ils le font exprès, ma parole ! Dans les minutes qui suivent cette intervention, les réseaux sociaux, qui n'avaient jamais vraiment faibli malgré la mobilisation en baisse dans la rue, repartent de plus belle à l'assaut. Le dégoût est général, sur fond de préparation de l'acte VI. Je ne le sais pas encore, mais les Gilets jaunes donneront tort à ma déprime passagère de la plus belle des manières, par une ruse exceptionnelle, organisée et *en même temps* terriblement spontanée. Déjouant tous les pronostics, ils sauront aller chercher au fond d'eux-mêmes les magnifiques ressources du rebond.

*La suite au prochain chapitre.*

Fabrice Grimal